

Mère et fils au XII^e siècle: à propos de Guibert de Nogent

Quand on évoque les rapports entre parents et enfants au Moyen Age la conviction la plus générale est que les aristocrates ne s'occupent pas de leur descendance et la confie à d'autres adultes, nourrices et bonnes d'enfants, comme on le voit répéter très souvent :

Dont li fait noriches venir
Por alaitier et por norir¹.

Les mères de l'aristocratie n'ont donc pas à laver, changer, langer, allaiter, ou nourrir, leurs enfants, à les occuper et à les surveilles². D'autre part les pères sont trop pris par leurs obligations pour consacrer du temps à leurs enfants petits ; d'ailleurs leurs absences du foyer peuvent être très fréquentes et très longues, souvent le tiers ou la moitié du temps³. Il est alors tentant de dater de la Renaissance la préoccupation pour les études et la formation des enfants, du XIX^e siècle l'émergence du sentiment maternel. Mais Michel Foucault dans *La volonté de savoir* et Danièle Knibielher dans *Histoire des mères*⁴ nous mettent en garde contre une erreur de perspective : pour savoir si une époque antérieure éprouve les mêmes sentiments que nous, il ne faut pas rechercher la même expression de ces sentiments ; à une autre période correspond une autre manière de vivre ses émotions, et parler différemment des choses ne signifie pas n'éprouver aucune préoccupation pour elles. Donc si le Moyen Age ne se montre pas

1 — *Robert le Diable*, S.A.T.F., vv. 93-94.

2 — Cf. Claudia Opitz, *Maternité et sentiment maternel* in G. Duby et M. Perrot, *Histoire des femmes*, t. II, Le Moyen Age, Plon, 1991, p. 296.

3 — *Ibid.*, p. 291-292.

4 — N.R.F., 1976, et Montalba, 1977.

continuellement en train d'évoquer l'amour paternel ou maternel, ce n'est pas obligatoirement parce qu'il l'ignore ; c'est peut-être parce qu'il s'agit d'une réalité tellement évidente qu'il n'est pas besoin d'en parler.

D'autant qu'une attention plus précise permet de repérer de multiples textes où l'amour des parents comme l'attachement affectif à l'enfant sont notés. Ainsi un père ne peut s'empêcher de chercher à voir souvent son fils :

Icelluy enfant fut bien venu car moult l'ayma son pere et
le fist bien penser, et nourrir bien diligemment ; si le veoit chascun jour, tant luy plaisoit⁵.

Ou bien une foule est émue devant l'héroïne de la chanson de geste *Parise la duchesse*, enceinte, et menée à la mort en simple chemise :

Qui donc veïst l'enfant par son ventre trembler
Dont elle estoit encincte bien a VI mois passez,
Onques Dex ne fist home que n'en preïst pitié.

Ou encore, quand le démon veut détourner une bienheureuse de la vie religieuse, il ne trouve rien de plus fort qu'une évocation du bonheur familial et lui envoie pendant six mois la vision d'un mari, et de sa femme *qui jouait tendrement avec son bébé et lui disait* :

— Il n'est pas de plus grand bonheur que celui qui unit un
mari à sa femme. Il n'est pas de bonheur plus grand que celui
qu'un enfant donne à sa mère !⁶

D'ailleurs, pour les moralistes médiévaux, que la mère aime le fruit de ses entrailles va de soi. Le problème vient de la nature de cet amour : comme il est charnel, viscéral, même s'il est de l'avis de tous plus fort et plus constant que celui du père, il est de nature inférieure ; lié à l'affectivité, il doit, quand l'enfant se mature, laisser petit à petit la place à l'amour paternel, plus rationnel⁷. Un tel amour conditionne le rôle éducatif de la mère : ce ne pourra être une véritable instruction, ce dont une femme est incapable, mais plutôt un « contrôle des mœurs et des pratiques religieuses »⁸. Ce contrôle jouera sur les garçons tout petits, avant que l'adolescence les fasse passer sous la responsabilité d'un homme, et sur les filles jusqu'à leur mariage.

5 — *Beuves de Hantonne*, éd. de M.-M. Ival, Cuerma, 1984, I, 22-24.

6 — Cité par P. L'Hermitte-Leclercq, *L'Ordre féodal*, in G. Duby, *op. cit.*, p. 250.

7 — Cf. S. Vecchio, *La bonne épouse*, in G. Duby, *op. cit.*, p. 134.

8 — *Ibid.*, p. 135.

Ce sont donc les bases du comportement religieux (les prières) et moral que l'exemple et les conseils de la mère imprimeront dans l'esprit au premier âge ; et c'est la sexualité de leurs filles qui sera le souci des mères d'adolescentes.

Tel est bien le rôle que les romans attribueront aux mères, de celle de Lavine qui intervient dans les choix amoureux de sa fille⁹ à celle d'Odée, un siècle plus tard, inquiète pour la vertu de la sienne¹⁰.

Mais quand la mère est veuve et que son fils a grandi, quelle fonction doit-elle avoir ? La réalité dit qu'elle doit se ménager ce fils dont les réactions conditionneront la qualité de sa vie à venir¹¹. Les romans, eux, la montrent à la fois remplaçant le père auprès du garçon (en le conseillant pour sa vie d'adulte) et agissant comme avec les filles en s'immisçant dans sa vie affective et sexuelle. Les veuves les plus typiques sont la mère de Perceval, dont les conseils peuvent être mis en parallèle avec ceux du père d'Alexandre à son fils¹², et les recommandations sur la manière de se comporter envers l'autre sexe avec celles de la mère d'Odée à sa fille. Ou encore la mère de Partonopeus de Blois qui refuse le choix amoureux de son fils comme la mère de Lavine refusait celui de sa fille, et qui, comme elle, emploie tous les moyens d'argumentation ou de ruse pour aboutir à ses fins. De plus, une des caractéristiques de ces récits, qui n'est pas la moindre par rapport à notre sujet, est que les fils ainsi traités se révoltent contre leurs mères, jusqu'à la folie parfois¹³, échouent dans leurs projets, perdent la femme aimée. Finalement, dans les fictions, la mère veuve qui se mêle de la vie de son fils amène celui-ci à rater sa vie.

Et dans la réalité ? Quand à soixante ans Guibert de Nogent examine son passé et essaie de comprendre ses échecs, il raconte son enfance avec sa mère, veuve ! Pourtant personne ne peut facilement critiquer sa mère, et encore moins un père abbé. Au contraire, on doit aimer sa mère et en faire l'éloge...

Ma mère était une femme merveilleuse...

Guibert parvient facilement à nous en convaincre et nous sommes étonnés de la qualité de l'attention que cette mère porte à son enfant. Notamment, Guibert vient chaque soir s'asseoir aux pieds de sa mère afin de parler de sa journée :

9 — *Eneas*, C.F.M.A., 1929, vv. 8445-8663.

10 — *Sone de Nansay*, Bibliothek des Litterarischen Vereins, t. 126, 1899, vv. 7379-7386.

11 — Cf. G. Duby, *op. cit.*

12 — Chrétien de Troyes, *Cligés*, CFMA, Champion, 1970, vv. 181-213.

13 — *Partonopeu de Blois*, Villanova University Press, 1967.

Ainsi donc, ayant terminé vers l'heure de vêpres une étude quelconque, j'étais venu aux pieds de ma mère... Elle se mit à me demander selon son habitude si ce jour-là...¹⁴.

Cette complicité est fondée sur une grande admiration du fils. Dans son souvenir sa mère est incomparable. Déjà physiquement, et l'on sent le plaisir de Guibert à l'annoncer : « Je te rends donc grâces tout d'abord et très particulièrement pour m'avoir procuré une mère qui fut belle », au chapitre deux ; puis à le répéter : « elle avait été gratifiée d'un joli visage, d'une physionomie naturellement imposante et d'une harmonie parfaite », au chapitre douze ; « quoiqu'elle eût encore une grande fraîcheur de carnation et de visage », au chapitre treize ; « bien qu'elle fût encore d'une éclatante beauté et ne manifestât aucun signe de vieillissement », au chapitre quatorze... Mais la beauté physique n'est rien sans la beauté morale :

Si en effet tout ce qui, dans l'ordre éternel, a été organisé par Dieu est beau, alors chaque élément qui revêt dans le siècle une belle apparence constitue comme le miroir de cette éternelle beauté (p. 13).

Guibert ne peut donc que remercier Dieu des qualités morales de sa mère : « Grâces te soient donc rendues, mon Dieu, à toi qui avais tellement instillé la vertu en la beauté de ma mère ! » (p. 15), d'autant plus qu'elles sont exceptionnelles ; « il arrive rarement, il n'arrive nulle part, que l'on trouve chez les femmes de haute condition une retenue telle que la sienne » (p. 15).

Cette femme très belle et très vertueuse était aussi une épouse aimante, ce qui explique sa souffrance à l'annonce de la captivité de son mari : « une douleur lamentable la fit défaillir et choir inanimée, elle refusa de manger et de boire, et son inquiétude confinant au désespoir lui fit perdre encore davantage le sommeil. Ce qui accablait son esprit... c'était la perspective d'une captivité sans retour » (p. 91).

À côté des qualités physiques et morales, le rang social participe à l'éclat de la mère, qui sait rappeler à l'occasion que son mari était issu d'une souche illustre (p. 95), ou profiter des avantages de sa naissance : « jamais il n'aurait pu agir ainsi si le prestige de ma mère et sa puissance ne l'avaient protégé » (p. 31).

Cette femme remarquable est aussi une mère merveilleuse. Elle ne peut s'empêcher de gâter son petit dernier, comme le remarque le précepteur : « à ma mère il reprochait de me vêtir de manière trop élégante » (p. 39), et comme Guibert s'en souvient : « elle venait de me

14 — Guibert de Nogent, *Autobiographie*, édition de E.-R. Lalande, Belles Lettres, 1981, p. 39.

promettre que, si je voulais être adoubé, lorsque j'aurais atteint l'âge requis elle me fournirait l'équipement et les armes de la chevalerie» (p. 41), ou encore : «j'étais si noblement paré que je semblais l'égal d'un fils de roi ou de comte» (p. 85). Mais elle se préoccupe aussi de son éducation, et là «que de soins pour choisir les nourrices du petit enfant, les éducateurs et les maîtres du petit garçon !» (p. 85). Quand il s'est agi de commencer les études, elle avait opté pour la fête de saint Grégoire à cause de l'intelligence et de la science de ce serviteur de Dieu, et n'avait cessé par la suite d'accumuler les aumônes afin que ce saint soutienne intellectuellement son fils. Pour obtenir un maître de grammaire compétent, elle avait demandé l'avis de plusieurs clercs, puis assiégué l'écu d'exhortations pressantes et fait jouer son rang pour emporter son acquiescement (p. 27 et 29). Veuve, et son fils ayant choisi la cléricature, elle gardera le souci constant de son avenir ; elle est même prête à utiliser ses relations, à une époque où la lutte contre la simonie s'intensifie : «ma mère s'ingéniait alors en vue de m'installer à tout prix dans un bénéfice ecclésiastique» (p. 43). S'en remettre à d'autres pour les points où elle n'était pas compétente ne l'amenait pas à se démettre de ses fonctions éducatives propres : «chaque fois que les soins de sa maison lui laissaient quelque loisir, elle m'enseignait comment et à quelles fins je devais te prier» (p. 87).

Si j'ai raté ma vie, c'est à cause de maman...

Tous ces souvenirs émus du père abbé se penchant sur son passé donnent une image idyllique de son enfance que viennent contrebalancer des remarques tout aussi nombreuses sur les problèmes rencontrés dans la relation avec la mère. Et alors Guibert sait susciter l'émotion et la compassion de son lecteur en présentant le petit enfant qu'il était sous un jour pitoyable. D'abord, c'est un petit être perdu devant les exigences excessives de son précepteur : mais celui-ci a été choisi par la mère, et avec beaucoup de soin. Il ne peut donc être que le porte-parole de la mère ; ce qu'il veut de lui, c'est ce que sa mère veut. Alors, comment comprendre qu'il ne tienne pas compte de ce qui est naturel pour son âge, et exige de lui non seulement une conduite de clerc, mais bien celle d'un moine ? Qu'il le transforme en animal savant ? Qu'il l'oblige à une concentration qui ne conviendrait pas à un adulte ? Un amour qui se traduit ainsi (celui du précepteur ? Celui de la mère ?) est bien «cruel». D'ailleurs l'enfant est

frappé «de manière honteuse», «presque chaque jour... lapidé par une furieuse grêle de soufflets et de coups de fouet» (ch. V), au point d'avoir la peau zébrée, «mes petits bras marqués de bleus, et la peau de mon pauvre dos enflée un peu partout à la suite des coups de verges» (ch. VI). Comment, au nom de l'amour, maltraiter ainsi une telle «fragile petite intelligence» (p. 37)?

D'autant que ces personnes qui disent l'aimer, la mère, mais aussi le précepteur, l'ont abandonné à l'âge de douze ans pour mener une vie de religieux. Guibert reconnaît que sa mère avait de bonnes raisons d'agir ainsi : depuis toujours elle avait été attirée par l'ascétisme, renonçant au remariage, se préoccupant des pauvres, portant le cilice et assistant à tous les offices (p. 97); un songe prémonitoire cautionnait aussi l'authenticité de sa vocation (p. 99); c'est Dieu lui-même qui l'entraînait, un «Dieu bon, Dieu, saint», agissant «par (sa) douceur et (sa) charité» (p. 103). Mais le sexagénaire s'attendrit sur l'enfant qu'il était, tout à coup privé de l'affection maternelle : sa mère était irremplaçable et parmi tous les proches qui lui restaient «personne n'eût su entourer de sollicitude un petit garçon d'âge encore tendre», à qui manqueraient «les prévenances qui sont nécessaires à la faiblesse de l'enfant, et que seules les femmes peuvent dispenser» (p. 103). Il n'ose pas critiquer directement sa mère, mais il n'omet pas de rapporter les réflexions de l'entourage qui appelait leur parente «une femme impitoyable et cruelle» : «Comment avait-elle éloigné de ses pensées et abandonné sans assistance une telle progéniture, ajoutait-on, et si digne d'affection?» (p. 103). Remarques qui rejoignent celles (ambiguës?) de Guibert à propos des dames «illustres, renonçant au lien qui les unissait à des époux de renom, ayant aboli l'amour de leurs enfants en leurs cœurs qu'emplissait la piété» (p. 75); ou celles, nettement défavorables de Claudia Opitz : «Toutes les femmes n'étaient certes pas des mères dévouées et affectueuses — et toutes ne souhaitaient pas uniquement avoir des enfants. Plus d'une biographie de sainte femme... traduit presque un sentiment “anti-maternel”. (L'une) remerciait Dieu... de ce qu'il lui avait enlevé par la maladie sa mère, son mari, et ses enfants : ainsi avait-elle pu se consacrer à son service. (Une autre) laissa derrière elle mari et enfants, sans douleur et sans regret, poussée par sa vocation religieuse. (Une troisième) abandonna son fils... “sans aucun sentiment maternel” et préféra se consacrer aux pauvres, pour l'amour du Christ»¹⁵.

Mais même si la mère de Guibert n'est pas la seule à agir de la sorte, le fait est que l'enfant s'est senti perdu : «je demeurai donc tout

15 — In G. Duby, *op. cit.*, p. 300.

seul, sans mère, sans pédagogue, sans maître » (p. 107). Il réagit alors en rejetant ce qui constituait sa vie auparavant, la religion, l'école, et s'adonne aux jeux des laïcs de son âge avec ses cousins, notamment aux excès chevaleresques. Il dort tout son soûl, se pavane dans ses vêtements élégants. Son désarroi est total.

Mais nous ne pouvons qu'être surpris par les réactions de Guibert. Il a douze ans lors de ces événements, et douze ans est l'âge de l'apprentissage, l'âge auquel en particulier dans la caste des guerriers on a quitté le monde féminin lié à la petite enfance pour le monde viril. Très tôt, à quinze ans, il faut être capable d'assumer les responsabilités de combattant, voire de maître du domaine. Les termes qu'emploie Guibert (âge tendre) et sa remarque sur le rôle que devraient jouer encore les femmes (les prévenances... que seules les femmes peuvent dispenser) semblent en désaccord avec la vie réelle des garçons de son âge. Peut-être que, tôt orphelin de père, et particulièrement couvé par sa mère, Guibert n'a pas évolué comme les autres, ne s'est pas endurci.

Mais sa mère ne s'est pas contentée d'avoir des exigences impossibles, et de l'avoir abandonné trop tôt, selon lui. En plus elle l'avait fait vivre dans l'angoisse. D'abord parce qu'elle-même était particulièrement angoissée. Dès sa petite enfance, elle avait peur de la mort brutale qui aurait risqué de l'amener à comparaître devant Dieu en état de péché (p. 77), elle était tourmentée par le souvenir de ses propres fautes (p. 97), « renouvelant presque quotidiennement la confession de ses anciens péchés » (p. 105), elle se consumait « en une... intense angoisse spirituelle » qui provoquait des sanglots continuels (p. 105). Cette peur panique qu'elle éprouvait, elle n'en cachait pas l'expression de même qu'elle n'en gardait pas le secret : elle en parle à son fils, et il se souvient que « c'est elle-même (qui) me l'a bien souvent redit » (p. 77, l'amenant à vivre dans ce même climat de crainte perpétuelle. A côté de cette tension communiquée par la mère, la deuxième raison d'angoisse pour Guibert étaient les obligations contradictoires auxquelles il était confronté. Déjà les modèles paternel et maternel ne s'harmonisaient pas, la mère, divine, liée à la religion, la prière, l'aumône, la fuite du péché, et le père peu religieux, prêt à renier sa parole par rapport au vœu prononcé pour le fils (p. 25), d'un lignage d'hommes qui « sont vraiment ou des brutes, des gens qui ignorent Dieu, ou de cruels guerriers, coupables de meurtres » (p. 15). Quelle est la vocation de Guibert : être un guerrier comme les hommes de sa caste, ou un religieux comme le rêve sa mère ?

Mais est-il sûr que c'est bien là son rêve ? Même la mère est partagée entre sa volonté de respecter le vœu et d'avoir un fils clerc, d'une part, et d'autre part sa fierté d'aristocrate qui l'entraîne à traiter son

fil en noble, à la parer pour qu'il tienne son rang (le luxe des vêtements déjà noté qui le rend si noblement mis qu'il semblait l'égal d'un fils de roi ou de comte), ou sa tendresse de mère qui ne supporte pas les contraintes imposées à son fils afin qu'il étudie mieux : quand elle voit les traces de coups, conséquences de ses propres choix pour l'avenir de l'enfant, elle ne le conforte pas mais lui offre une échappatoire (« tu ne deviendras jamais clerc : tu n'auras plus de châtiments à subir pour apprendre le latin » p. 41) et lui promet que « si il voulait être adoubé », elle lui fournirait « l'équipement et les armes de la chevalerie » (p. 41). Continuellement la mère était ballottée d'un extrême à l'autre, « elle s'émerveillait de mes succès sur le plan scientifique » et elle « était par ailleurs fort inquiète, redoutant des excès possibles de ma part » p. 147); le poussant à rechercher les meilleurs postes (p. 43) elle lui « redisait bien souvent » qu'il ne manquerait pas « d'obtenir quelque haute position » mais « envisageait avec peine et douleur » son élection comme abbé (p. 167).

Ces exigences contradictoires sont graves. Mais, même si elles sont propres à perturber l'esprit d'un enfant et d'un jeune homme, si elles ne peuvent que créer puis nourrir un sentiment de culpabilité envers la mère puisque de toute façon l'enfant ne peut la satisfaire, elles restent, dans le cas de Guibert, secondes par rapport à la culpabilité fondamentale qui est d'avoir fait souffrir physiquement sa mère et d'avoir failli causer sa mort. Le récit de sa propre naissance, par sa longueur et par sa minutie, témoigne de l'importance du traumatisme, toujours vif plusieurs dizaines d'années après. Et comment Guibert connaît-il tous ces détails ? Par sa mère elle-même. Et pas de manière neutre : « que de fois elle m'a reproché ces souffrances-là lorsqu'elle me voyait m'égarer ! » (p. 19). Les « douleurs intenses », les « interminables tortures », les tourments qui ne « faisaient que croître » ce jour-là, la mère en a répété si souvent le récit au fils que celui-ci a fini par en endosser la responsabilité au point de se décrire comme agissant volontairement pour causer et prolonger les souffrances maternelles : « on pensait que ce travail aboutirait normalement à l'accouchement ; or je me retournai, remontant profondément en son sein » (p. 19) !

Un dernier point sur lequel l'influence de la mère sera décisif pour Guibert est le modèle de vie sexuelle qu'elle lui présentera par ses propres choix. Et là aussi les détails de la narration ne peuvent avoir que la mère pour source. Or tout commence, pour cette jeune mariée dont viennent d'être rappelés l'horreur du péché et la profonde crainte du nom de Dieu, par un mariage non consommé pendant sept ans, et de son propre fait (p. 77), ce que Guibert transforme en un comportement héroïque, somme toute, puisqu'il l'évoque en disant qu'elle avait préservé « longtemps sa virginité » (p. 85). Puis la vie conjugale

normalisée sera tout aussi méritoire puisque « ma mère désormais se soumit aux devoirs de la couche conjugale » (p. 85). Et une fois veuve la jeune femme se met à malmener son corps, coupant sa chevelure, portant des vêtements sombres ravaudés, des chaussures percées, un cilice très âpre à même la peau, dormant sur une paille (p. 105). Or en opposition avec le comportement chaste de la mère, le père, lui, cède aux pressions et a une maîtresse dans les premières années problématiques du couple. Pour Guibert, il n'y a là que péché : « il avait souillé son engagement conjugal », « ayant eu de fâcheuses relations avec je ne sais quelle femme légère » (p. 151). D'ailleurs tous les hommes sont de mœurs relâchées, depuis ceux qui ont voulu tenter la jeune mariée vierge (« ayant appris qu'elle était privée de l'expérience conjugale, (ils) entreprirent d'émouvoir ce jeune cœur », p. 79), jusqu'au neveu de son père qui « s'adonnait si bestialement à l'œuvre de Vénus qu'il assouvissait sur le champ son désir de n'importe quelle femme » (p. 45). Et les femmes soutiennent la comparaison avec ces hommes débauchés, elles chez qui tenues et comportements « proclament universellement l'abandon de toute pudeur » : « au reste n'importe laquelle d'entre elles s'imaginerait avoir touché le fond de la misère si elle était réputée n'avoir point d'amant, mais elle se targue de noblesse et de courtoisie dans la mesure où elle voit ses pas accompagnés par de nombreux soupirants » (p. 81). L'homme qui a des problèmes dans sa vie sexuelle ne voit dans toutes les femmes depuis Eve que dépravation ; mais toujours il en excepte une, sa propre mère, qui, elle, ne peut avoir recherché la jouissance sexuelle : toutes des putains, sauf maman !

Mais une telle attitude ne donne aucun moyen pour comprendre ses désirs et épanouir sa propre sexualité. Et Guibert pataugera, sans jamais trouver l'équilibre à partir de la puberté, « lorsque ma jeunesse, bientôt épuisée par la germination d'une perversité innée, se fut précipitée dans l'abandon de toute retenue » (p. 43) : « tandis que peu à peu croissait mon jeune corps, mon âme aussi était chatouillée par la vie du siècle, démangée, à sa mesure, par les concupiscences » (p. 123). Quand le jeune moine se passionnera pour la versification, l'étude des poètes latins l'amènera à rejeter toute pudeur monastique, à se laisser séduire par les lascivités des paroles lues, à ruminer ces choses au point que « nul mot ne pouvait franchir mes lèvres autre que ceux que de telles pensées suggéraient ». Mais « à force de répéter ces expressions et des éléments analogues, j'étais parfois amené dans ma chair à des bouleversements immodérés » (p. 135).

Il ne nous apparaît donc pas du tout étonnant, alors, que Guibert, ayant choisi le célibat ecclésiastique pour être à la hauteur de maman, digne d'elle, ne pas la décevoir, s'effondre une fois celle-ci morte, ne

supporte pas qu'elle sache tout ce qu'il lui cachait auparavant (p. 17), ne se sente jamais à la hauteur des exigences que réclame la vie de supérieur et de religieux chaste. Qu'il doive donc tout reprendre au début et écrire son autobiographie pour enfin se comprendre. Comme cette femme de la fin du vingtième siècle qui commence la sienne elle aussi au jour de sa naissance : « Ma première leçon, je l'ai reçue de mon père, le jour de ma naissance. J'étais sa seconde fille. La première avait six ans déjà. Il voulait un fils. En me voyant, il a dit : Quel malheur ! — et il m'a repoussée. La légende veut qu'il m'ait fait tomber. En tout cas je ne m'en suis jamais remise. Je veux dire que, pendant quelques décennies et sans dételer, je n'ai cessé de demander pardon, autour et alentour, de n'être pas un garçon. Je n'ai cessé de vouloir faire la preuve qu'une fille, c'était aussi bien... N'aurais-je pas entendu, je fus ensuite abondamment informée. De nourrice en gouvernante, on se repassait le mot : Quel malheur que ce ne soit pas un garçon ! »¹⁶. Guibert, lui, n'ayant jamais cessé de demander pardon à sa mère de l'avoir fait souffrir, et ayant sacrifié sa vie au désir de celle-ci pour tenter de ne plus lui causer de peine.

Yves FERROUL

Université Charles-de-Gaulle - Lille III